

J'ai vu...



Le drapeau des États-Unis flottera-t-il avec les drapeaux de l'Entente?

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par GERARD BAUER

— Tu es content de rentrer, Gruz ?

— Oui, commandant.

— Mais tu seras impatient de repartir ?

— Oui, commandant.

— Et de couler encore des cargos anglais ?

— Oui, commandant.

— De misérables petits bateaux anglais ?

— Oui, commandant.

— C'est bien, Gruz... C'est bien !

Soudain, malgré l'opacité du brouillard et la pluie, Werner, qui ne quittait pas des yeux l'horizon, aperçut la silhouette d'un

grand navire. Il était très difficile de définir ce qu'il pouvait être : cuirassé ou transatlantique ? Le moment, au surplus, n'était point aux observations. L'U-24 rentrait au port et n'avait plus de munitions.

— Nous allons nous remettre en route, dit von Hartig.

Puis il commanda aux quelques hommes qui étaient sur le pont et prenaient un peu de repos — repos bien précaire, debout et sous la pluie :

— Tout le monde à son poste !

Cinq hommes, les uns après les autres, s'enfoncèrent à l'intérieur du navire ! Ce ne fut pas long. Le capot fut refermé. Puis Werner descendit à son tour et von Hartig le dernier. Quand il fut dans la chambre d'où il donnait ses ordres à l'aide de commandements électriques, il indiqua : « En avant ! lentement. »

Les hélices battirent l'eau : la bête avança. Puis il commanda la plongée par le porte-voix qui aboutissait à la chambre inférieure. Quand le bateau commença de s'enfoncer très lentement le capot qui se trouvait au-dessus de leur tête se ferma automatiquement en faisant un bruit sec. Puis l'aiguille du manomètre, d'immersion marqua, — 2, — 3, — 5, et, tournant peu à peu, indiqua moins 8 mètres sous le niveau de la mer. Von Hartig se plaça en face de la glace opaque d'un des périscopes que le brouillard et la pluie embuaient par réfléchissement. Il transmit des ordres pour accélérer la



Il ôta ses chaussures, sa capote et s'étendit tout habillé sur sa couchette étroite, les jambes pliées.

vitesse de bateau : 250 tours. Sur la glace du périscopes rien ne se réfléchissait plus que la mer immense : le grand navire qu'ils avaient aperçu était rentré dans la brume.

— Vous allez prendre ma place, Werner, dit von Hartig. D'ici dix mille vous plongerez à 18 mètres et vous vous y maintiendrez, car il y a les mines. Je vais tâcher de me reposer. Il se leva, descendit par l'échelle dans la chambre qui se trouvait sous le kiosque et, par une porte étroite, parvint à sa cabine qui avait 2 mètres carrés. Il ôta ses chaussures, sa capote et s'étendit tout habillé sur sa couchette étroite, les jambes pliées. Quelques moments il pensa à cette croisière qui finissait, aux cinq navires qu'il avait coulés. C'était la première fois qu'il en coulait autant et le chiffre le satisfaisait. Il se le redisait à mi-voix, les yeux fermés : cinq... cinq... cinq... Le bercement du sous-marin l'éceurait un peu. Cependant l'engourdissement du sommeil le prit. Il songea que le lendemain, à Kiel, il s'étendrait dans un lit, dans un vrai lit, avec des draps blancs et frais. Ce fut sa dernière pensée ce soir-là. Et l'homme qui revenait de tuer s'endormit.

II

Lentement, en retard de six heures sur les prévisions de son chef, l'U-24 avançait dans les bassins de Kiel. Deux remorqueurs l'encadraient qui crachaient une fumée noire et grasse, par bouffées. Sur le quai, des marins, des officiers, quelques enfants pouilleux et misérables le regardaient entrer. Un peu à l'écart un lieutenant de vaisseau, immobile, semblait chercher à reconnaître ceux de ses compagnons d'armes qui se tenaient sur la plate-forme du sous-marin. Soudain il fut interrompu dans son observation par un autre officier qui l'aborda.

— Bonjour, Levinski.

— Bonjour !... C'est bien l'U-24 ?

— Lui-même... vous n'avez pas encore reconnu von Hartig sur la passerelle ?

— Ah ! Je n'étais pas sûr.

— Vous n'êtes pas rentré à bord ce matin ? Je crois qu'il y a un ordre de service pour vous... quelque chose d'important, car le commandant vous a demandé.

— Merci... Je prendrai le canot de cinq heures !

— Et moi aussi... Je vais faire quelques courses dans la ville. A tout à l'heure.

Un salut courtois : les deux hommes se séparèrent. Levinski demeura sur le quai, continuant à regarder le sous-marin,

sans que sa pensée suivit la course de son regard. Quelques instants auparavant elle était occupée par l'arrivée du bateau et par la présence de von Hartig qu'il avait bien cru reconnaître, droit, raide et sec sur la passerelle.

Jadis ils avaient servi au même bord, mais des différences profondes dans la façon de penser et de sentir les avaient toujours empêchés de se lier d'amitié. Von Hartig était un Prussien froid et dur, entêté dans ses idées féodales. Levinski, descendant d'une vieille famille polonaise établie à Dantzig pendant la domination allemande, portait au contraire en lui tous les germes du libéralisme. De ses origines, il avait gardé le goût des arts, une certaine indolence, une tendance à juger les êtres et les choses bien plus point de vue intellectuel qu'au point de vue pratique. Il était entré dans la marine ni par besoin — il était riche, — ni par élégance — il était simple, — mais par goût réel pour la mer, pour les horizons lointains, avec l'espoir aussi de mener une vie méditative et sans contrainte. Un Hartig heurtait ses affinités secrètes, ses idées les plus chères et il n'avait pu devenir son ami. Ils avaient passé trois ans à bord du *Brunswick* sans jamais avoir d'autres relations que celles commandées par la courtoisie. Ils se parlaient à peine. La guerre venue, von Hartig avait demandé à commander un sous-marin et il y avait gagné un grade supérieur et l'espoir d'une carrière brillante — sauf accident. Levinski était demeuré sur le *Brunswick*, immobilisé à Kiel, dans l'attente des grands combats.

A l'arrivée du sous-marin, Levinski avait songé à von Hartig et mentalement il avait résumé ses pensées éparses par celle-ci plus concrète : il est bien fait pour cette besogne. Puis, tout à coup, son camarade était survenu qui lui avait dit : « Le commandant vous a demandé à bord ». Et il réfléchit : « Pourquoi?... Qu'est-ce qui se

(1) Voici le résumé du précédent chapitre de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Profitant de quelques minutes où pas un bateau n'est en vue, le sous-marin émerge et son commandant le capitaine von Hartig permet à l'équipage de venir respirer à l'air libre sur le dos du navire.

— passe? Qu'y a-t-il? » Une intuition, tout de suite, lui fit comprendre qu'il s'agissait de quelque chose de grave. Ainsi parfois un événement, insignifiant en apparence, vous fait appréhender l'avenir et l'avenir justifie votre appréhension. C'est comme, en un jour d'été, le premier frissonnement annonciateur de l'orage. Levinski le ressentit; et cependant il ne détachait pas ses yeux du sous-marin qui approchait peu à peu des quais. Deux enfants, têtes nues, les cheveux au vent, regardait la bête sous-marine, curieusement. L'un dit à l'autre :

— Il a bien travaillé.

— Qui te l'a dit?

— On me l'a dit tout à l'heure. Il en a crevé beaucoup et des gros.

Levinski entendit l'enfant, le regarda. Il était maigre, pauvre et sale comme tant d'autres, aujourd'hui. Avant la guerre cette marmaille, fils, pour la plupart, des ouvriers travaillant au port ou aux ateliers de constructions, était pauvrement mais correctement vêtue, nourrie à sa faim et élevée par les maîtres d'école, selon les préceptes d'une discipline inflexible et saine. La guerre rendit leur liberté à beaucoup de ces enfants puis les priva de vêtements et souvent du nécessaire. Différentes maladies les frappèrent dont une sorte de gale que les médecins du lieu déclarèrent être d'une espèce spéciale et qu'ils nommèrent — dans leur hâte de tout classer, — « gale de guerre ». L'un d'eux avait cette gale de guerre, c'est-à-dire qu'il était pouilleux et qu'il avait des boutons aux commissures des lèvres et derrière les oreilles, à la naissance de son cou maigre et jaune. Levinski eut un sentiment de pitié, leur donna à chacun cinquante pfennigs et leur dit :

— Aller jouer en ville... vous admirerez les sous-marins une autre fois.

Il les regarda s'éloigner sur leurs jambes grêles et cette vision accentua l'impression de tristesse qui l'avait tout à coup envahi. Cependant, un clair soleil avait succédé à la pluie du matin et illuminait la ville, adossée à la colline et construite en amphithéâtre. Les enfants avaient disparu et il leva les yeux vers ces maisons lointaines, aux pierres plus neuves, dans les quartiers situés en bordure de l'eau. Soudain il pensa avec décision :

— J'y vais. Aujourd'hui, si elle est seule, je lui dirai tout. Elle me comprendra.

Il partit résolument d'un pas alerte. Il suivit la « Wasser allée », encombrée comme à l'ordinaire de marins, de militaires de tous grades. Il passa devant le Schlossgarten, dont les arbres bourgeoisaient, devant l'Université, aux briques rutilantes, et il s'engagea dans la Dusternbrooken. Aux temps des régates cette allée était le centre élégant de la ville. Tous les riches propriétaires, les constructeurs millionnaires descendaient au « Seebadeanstalt », bâti par Krupp et où le Kaiser retenait, lui aussi, ses appartements. Pendant huit jours l'avenue

résonnait du bruit des automobiles, des tramways, des équipages, du pas des promeneurs, des conversations animées. Maintenant ce n'était plus la même foule : des marins, des ouvriers, des gens affairés. Plus de musiques ni de fêtes ! Les locaux du « Seebadeanstalt » étaient occupés par une administration de la marine et on n'y débouchait plus le champagne pour fêter la victoire du yacht impérial.

Arrivé à la Schwanenweez, Levinski tourna, remonta la rue, tourna à droite et parvint enfin à la Rirchenstrasse. Au numéro 10 s'élevait une petite maison de trois étages. Il y pénétra et demanda à la gardienne :



Une jeune servante blonde et rose vint ouvrir...

— Madame Maria Lesser est chez elle ?

— Je crois qu'elle n'est pas encore sortie...

Il monta jusqu'au second étage. Il avait le cœur qui battait un peu plus fort. Il sonna. Une jeune servante blonde et rose vint ouvrir et dit que « sa maîtresse était là », qu'« elle était au salon où un monsieur se trouvait déjà », qu'elle allait annoncer le lieutenant « Levinski ». Levinski attendit dans le vestibule sombre et où brillait dans une lanterne gothique une veilleuse vacillante.

III

— Bonjour, mon ami !
Maria Lesser s'était levée et tendait la

main à Levinski, une main blanche, fine, nerveuse.

— Vous ne connaissez pas M. Richter... Je vous présente le lieutenant Levinski... M. Richter délégué du Ministère de la marine à Kiel.

Le visiteur qu'on venait d'annoncer sous ce titre vague était un homme d'une cinquantaine d'années, ventru, au visage bourrelé de graisse, l'aspect d'un bourgeois cossu et dur. Un faux-col droit et fermé lui comprimait les chairs du cou ; une cravate raide, d'un bleu vif, tranchait sur le blanc de la chemise ; sur son ventre tremblait une grosse chaîne d'or avec des breloques, dont un petit bock de pierres jaunes serties d'argent.

— Je ne connaissais pas le lieutenant Levinski, dit-il — et sa voix sifflait comme s'il eût été asthmatique, — je suis heureux de faire sa connaissance. A bord du *Brunswick*, je crois ?

— Oui monsieur, répondit Levinski.

— Belle unité... Ah ! très belle unité... Une des plus belles de la flotte allemande et qui ne craindrait personne au large. On le verra, lieutenant, le jour du grand combat et j'espère avant longtemps. C'est du moins l'honneur que je vous souhaite.

— Je vous remercie, monsieur, répondit simplement Levinski.

Richter reprit :

— Je me doute combien l'immobilité, ou pour mieux dire l'inactivité doit vous peser ; mais il faut malgré tout approuver la tactique des chefs, n'est-ce pas ? Et pendant que notre flotte est intacte, vigoureuse, prête à bondir sur celles de nos ennemis, s'usent sur les flots, mangent le charbon et se rongent de ne point nous trouver... Ah ! Ah ! car elles n'osent point approcher. Ah ! ah !

Il fit entendre un petit rire quinteux qui souleva ses lèvres lippues.

« D'ailleurs, il va y avoir du travail pour les marins de bonne volonté, dit-il encore (et il baissa la voix) nous allons — je le sais formellement, — développer notre guerre sous-marine.

GÉRARD BAUER.

(A suivre).

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 21 au 27 mars

MERCREDI 21 MARS. — La Chambre accorde sa confiance au cabinet Ribot.
— 50 nouveaux villages délivrés en Picardie.

JEUDI 22. — La cavalerie française à 2 kilomètres de Saint-Quentin.

VENDREDI 23. — A la frontière persane, les Russes occupent Ali-Abad.

— L'anarchiste Bill est condamné aux travaux forcés à perpétuité par la cour d'assises de la Haute-Marne.

SAMEDI 24. — Les Français attaquent les faubourgs de La Fère.

— Les Russes prennent Kirind.

DIMANCHE 25. — Reprise de l'heure d'été.

LUNDI 26. — Les Français occupent Folembray et la Feuillée.

— Les Anglais prennent Lagnicourt.

MARDI 27. — Les Français enlèvent d'assaut Coucy-le-Château, Coucy-la-Ville, Verneuill et Petit-Barisis. Les Anglais prennent Longvignes, Liéramont et Equancourt.

J'ai vu.

Autour de l'avion allemand abattu à L.... Les hommes qui ont assisté au duel s'empressent autour de la victime.



Le buste du capitaine Guynemer, par Cipriani...

Un avion ennemi, frappé à mort, tombe en feu.

Lors de l'atterrissage, l'avion ennemi a capoté. On voit, tordues, les roues de l'appareil.

LE TRENTE-CINQUIÈME AVION ENNEMI DU CAPITAINE GUYNEMER

" Quand nous serons à cent ". Il est de fait que le capitaine Guynemer, qui en est à son 35^e avion boche — homologué, — a descendu les cinq derniers dans la quinzaine. Combien en comptera-t-il donc le jour de la grande victoire ? Le 35^e, celui

sur la chute duquel nous donnons les documents inédits ci-dessus, fut l'occasion pour " l'as des as " d'un brillant combat où il montra tout particulièrement cette maîtrise, ce merveilleux sang-froid et ces belles qualités d'audace qui l'ont rendu invincible.

J'ai vu.



Le voleur ; autour de lui, ses aides en action.

UN VOLEUR : LE GÉNÉRAL ALLEMAND VON FLECK

Un général allemand a eu pour une fois les honneurs du communiqué français. C'est le général von Fleck, et voici en quels termes : *Le général von Fleck, commandant le 17^e C.A. allemand, a emporté, en quittant Ham, le mobilier de la maison*

qu'il occupait dans cette ville. (Communiqué du 22 mars, 11 heures.) Il n'est guère besoin de commentaires à ces deux lignes. Elles se suffisent et voici un général sacré voleur pour l'éternité. C'est un Allemand : il est dans la tradition...

LES CHIENS BLESSÉS DE GUERRE



La cour du refuge de la rue Chauveau à Neuilly-sur-Seine, où une bombe du Zeppelin tua 8 chiens le 25 mars 1915.

Caporal, bon briard dont le maître fut tué à Ypres, resta couché trois jours sur sa tombe, sans manger. Un automobiliste l'enleva de force et l'amena au refuge.



Pax, réformé pour infirmités contractées au front : aveugle et paralysé, il défila sur un brancard à une fête au Palais de Glace. A secouru plus de 200 blessés.



Follette, chienne de chasse, était à Verdun comme agent de liaison, blessée à la cuisse par un shrapnell.

C'est la comtesse de Yourkewitch, bien connue de tous les amis des chiens, qui a fondé pour eux ce refuge à Neuilly, d'où plus de

cinq cents de ces amis de l'homme sont partis pour les tranchées. Tous les héros à quatre pattes que la guerre maltraita, souvent aussi

ONT AUSSI LEUR MAISON DE CONVALESCENCE



La comtesse de Yourkewitch, présidente de l'Union nationale contre la vivisection et créatrice de l'asile, avec Moïse, le vétérinaire civil " du refuge qui sauva son maître aux prises avec cinq bandits.

Le bain de Flack, petit ratier attaché à un colonel anglais de l'armée Gough : deux ans de front. — Au milieu : On panse Lolotte, chienne sanitaire blessée devant Verdun.



M. Albert Allemand, directeur du refuge, reçoit une équipe de chiens sanitaires revenant du front.

Rosalie, petite ratière blessée après deux ans de front.

Stop, 18 mois de front, le dos ouvert et une patte brisée par un éclat d'obus.

durement que les hommes, y vivent dans de belles niches, contents de leur sort, oublieux des maux passés et tout entiers au présent, à la

bonne vie qui leur est faite par une femme charmante, au cœur sensible et dont l'ardente bonté a su compatir à leur misère quasi humaine.



Après l'incendie du quartier central de Bapaume.



Une raffinerie près de Serre.



A l'entrée du village de Puisieux.



Une rue de Bapaume.



Une maison bombardée à Bapaume.



Le village de Puisieux.



L'hôtel de ville de Bapaume.

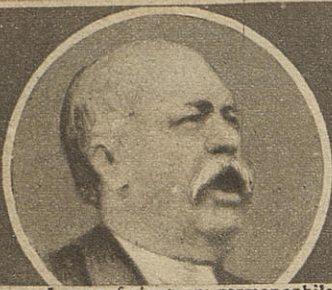
DES DOCUMENTS QUI VALENT UN ACTE D'ACCUSATION

Sans pouvoir les justifier par la moindre nécessité militaire, l'ennemi commet, dans les pays que nos troupes l'obligent à évacuer, une œuvre de dévastation sans nom et qui inspire à nos soldats

une sorte de fureur sacrée. Ils ne laissent ni une pierre, ni un arbre, ni un buisson, ni un brin d'herbe ; ils empoisonnent les puits et défoncent la terre des campagnes à coups de mine. Tout cela était

préparé de longue date avec méthode, et aussi avec une joie sauvage. Rien de tel depuis les grandes invasions des Barbares. Que valaient, a pu écrire un de nos meilleurs historiens qui a vu tout

ce pays violé, que valaient auprès de ceux de la Science, de la Kultur, les pauvres moyens de destruction de ces grands anthropoïdes, mi-hommes, mi-buffles sortis de leurs forêts et de leurs marais primitifs!



Les neuf sénateurs germanophiles du Congrès de Washington. M. Moses E. Clapp. M. W. S. Kenyon.



Les neuf sénateurs germanophiles du Congrès de Washington. M. James A. O'Gorman, Doctor H. Lane.



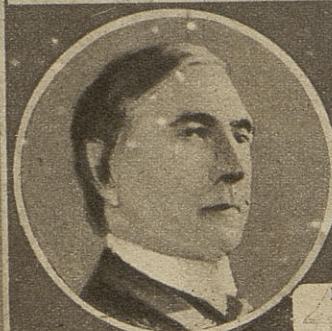
La revue de la classe 18 aux Tuileries.



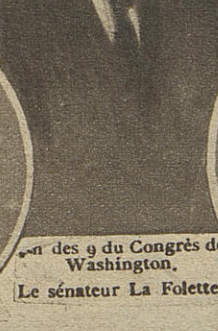
A l'église de Leicester-Square, à Londres, le sergent-aviateur français Jules Teulade-Catanes épouse son infirmière, miss Evans.



Le prince héritier Humbert d'Italie récompense les boy-scouts qui se distinguèrent dans le service postal de la zone de guerre.



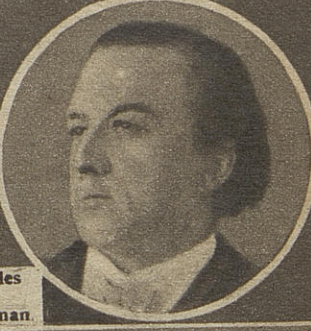
Les neuf sénateurs germanophiles du Congrès de Washington. M. Stones. M. J. D. Work.



Le sénateur La Folette.



Les neuf sénateurs germanophiles du Congrès de Washington. M. A.-B. Cummings, M. J. K. Vandaman.



1914 : L'ARMÉE DE LORRAINE

La place capitale qu'occupe la bataille dite "des Ardennes" dans les opérations militaires du début de la guerre ne peut-être parfaitement appréciée que si l'on en connaît les diverses phases. Depuis peu seulement nous en connaissons les nombreux détails. La fin de cette bataille fut marquée par les scènes atroces que commirent les troupes allemandes à Ethé, par le rude combat de Marville, soutenu par le 14^e corps et qui se déroula, dit le général Malletterre qui y prit part, depuis l'aube jusqu'à midi, sous un



Le général HUMBERT, Commandant la division du Maroc.

ciel saturé des petits nuages gris des explosions et la grêle ininterrompue des balles et des éclats. Mais le fait le plus important de cette bataille des Ardennes fut l'entrée en ligne de l'armée de Lorraine, commandée par le général Maunoury qui fut marquée par les combats heureux que livrèrent les 72^e, 75^e et 56^e divisions, et la journée du 25 août, d'une haute portée stratégique. Ce fut ce jour que l'armée du Kronprinz, s'appuyant à achever le mouvement d'enveloppement qu'elle tentait depuis trois jours pour isoler Verdun, fut fixée sur place pour ne reprendre haleine qu'après quelques jours, alors que les armées françaises, s'étant ressaisies, purent se mesurer à nouveau, dans les batailles de seconde ligne, avec ces adversaires qui avaient laissé échapper la victoire.

Ces importantes révélations militaires paraissent dans le 61^e fascicule de l'*Histoire Illustrée de la Guerre de 1914*, par l'éminent historien Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

L'ouvrage est en vente en fascicules bi-mensuels (le 1^{er} et le 15). Le fascicule : 1 franc. — Les quatre volumes déjà parus sont vendus, richement reliés, 19 francs le volume (franco pour la France). — L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

MALADES DÉSESÉRÉS ET ABANDONNÉS... Guérissez-vous par Remède de la Vieille Cure. Méthode Gratuite, DEPENSIER, Ph^o, SOISY-S/-MONTMORENCY



RÉGÉNÉRATEUR DE LA VIE de l'Abbé Sébire. Gratis : Méthode et Preuves absolues. LABORATOIRE MARIN ENGHJEN-LES-BAINS (S. O.).

GROSSIR DE 5 K^{OS} PAR MOIS

Pour paraître prochainement : VICTOR BREYER LES FLANDRES EN KHAKI Notes d'un interprète français à l'armée britannique. Préface de Ch. FAROUX. Un volume in-16. 2 francs. L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.

NOS RELIURES "INSTANTANÉES"

Pour conserver et classer les numéros de l'ai ou... au fur et à mesure de leur apparition, nous avons fait établir des relieurs-classeurs dits Relieurs Instantanés, pouvant contenir les vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.



Ces Relieurs Instantanés, très pratiques et très élégants, recouverts en chagriné vert, avec inscriptions or et filets à froid, sont vendus :

3 fr. 75 franco domicile (France seulement).

Les commandes doivent être adressées à L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

La Gazette Aérienne illustrée

sera, après la guerre, une collection qui sera très recherchée de tous ceux — ils sont légion, — qui s'intéressent aux exploits de notre glorieuse armée. Cette collection verra sa valeur décuplée et deviendra rapidement introuvable. Pendant qu'il en est temps, procurez-vous les numéros déjà parus et soyez désormais le fidèle acheteur de cette belle publication. Vous ne le regretterez pas !

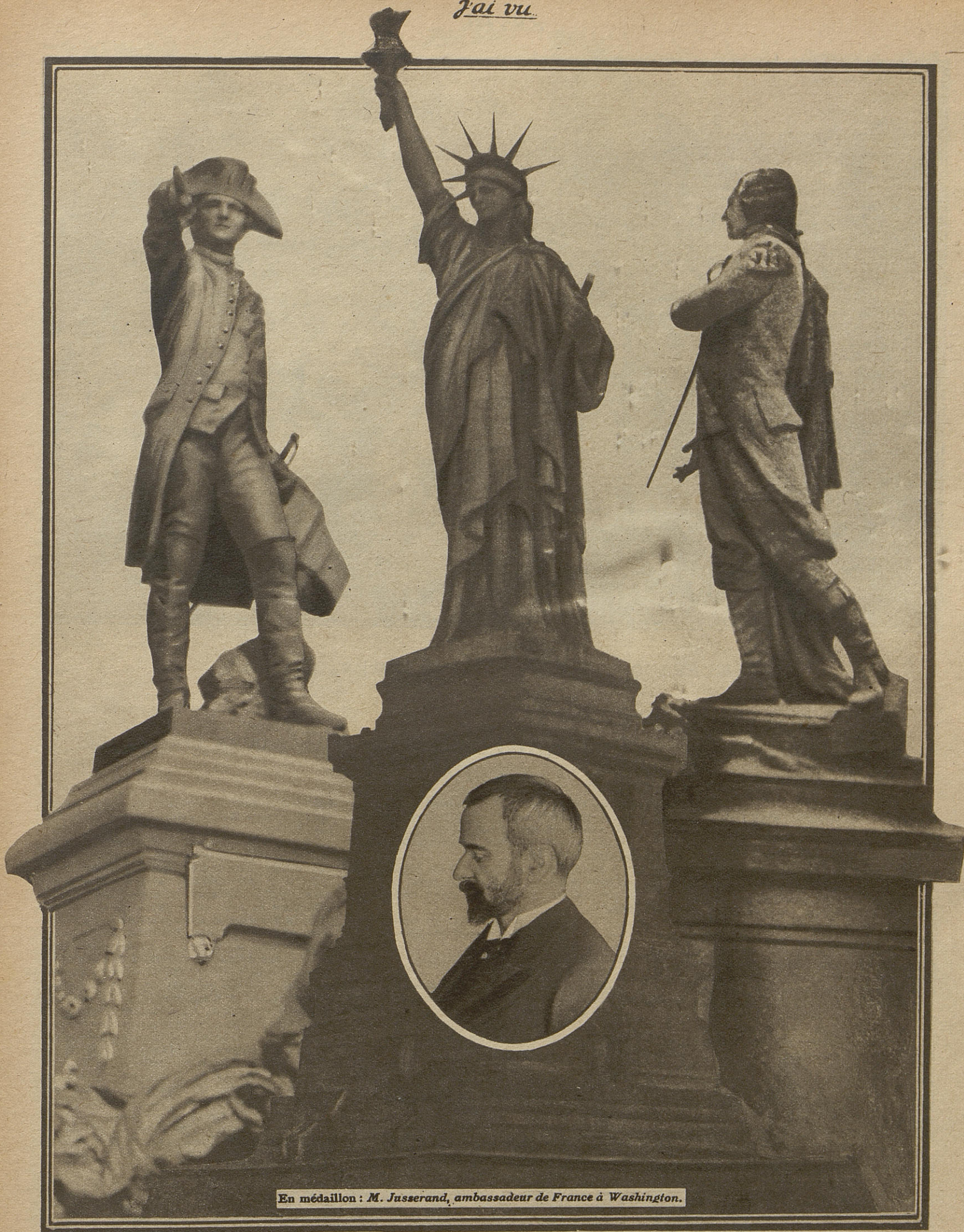
La Gazette Aérienne illustrée

a déjà publié, en hors texte héliogravés, souvent accompagnés du fac-similé de leur signature, les portraits des as ci-après : Caynemer, Nungesser, Dorme, Baron, de Beauchamp, Garros, Heurtaux, un groupe d'as anglais, Navarre, Noël, Lenoir, Delorme, Deullin, Daucourt, Bertin, Viallet, Bloch, Brindejous des Moulins, etc. Ces portraits forment la galerie incomparable de nos héros de l'air.

La Gazette Aérienne illustrée

a publié, à ce jour, 21 numéros dont la collection complète est expédiée franco France (colonies et étranger, le port en sus), contre envoi d'un mandat-poste de 10 fr. 50 adressé à M. l'Administrateur de L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, à Paris. Ne tardez pas à acquérir une de ces collections : elles ne sont pas très abondantes et les demandes en sont nombreuses.

J'ai vu.



En médaillon : M. Jusserand, ambassadeur de France à Washington.

CEUX QUI ONT PARLÉ POUR NOUS A WASHINGTON : LA FAYETTE ET ROCHAMBEAU

Certes, la parole de M. Jusserand, notre ambassadeur à Washington, aura été d'un grand poids dans les décisions de M. Wilson. Mais les avocats de notre cause, si juste qu'elle soit, auront été les Lafayette, les Rochambeau et leurs valeureux compagnons qui luttèrent pour

l'indépendance des Etats-Unis. La France récolte aujourd'hui les fruits de cette politique d'idéalisme, de pure générosité qui bien des fois lui fit tirer le glaive pour la seule beauté du geste, pour la grandeur de la cause, c'est-à-dire pour la liberté des peuples opprimés.



LES FRANÇAIS VICTORIEUX RÉOCCUPENT LASSIGNY

CASSINOU VA-T-EN GUERRE, Roman inédit par CHARLES DERENNES (1)

DEUXIÈME PARTIE

I

... Et c'était encore et toujours la guerre... Mais, à présent, on la subissait comme la grêle sur les vignes de vin de sable, ou comme le feu dans la forêt de pins. On n'en était pas plus fier pour cela, à Hont-Hâbi et ailleurs : on attendait... L'attente, c'est comme l'absence, dont La Fontaine a dit qu'elle était le plus grand des maux ; c'est également, parfois, le meilleur motif d'une espérance toute naïve et toute nue, la meilleure et la plus belle.

Maintenant, le mois d'avril s'épanouissait avec une sorte de fébrilité, de hâte... Était-ce du ciel que le printemps tombait, ou montait-il de la terre ? Printemps des Landes maritimes !... Il n'y avait sur toutes choses qu'une caresse de lumière neuve et de bons parfums. Déjà les œillets des dunes et les genêts s'en mêlaient ; ceux-ci, surtout, semblaient vouloir les premiers être de la fête, pointillant aux bons endroits la forêt — cette immensité — de leurs fleurs, jaunes et luisantes, ces

(1) Voici le résumé de la première partie de ce roman dont nous avons commencé la publication dans notre numéro du 2 décembre 1916 (n° 107). Réformé avant le 1^{er} août 1914, le muletier Cassinou ne croyait pas à la guerre et se sachait lorsqu'on en parlait devant lui. Après la mobilisation, notre héros ne songeait nullement à partir et il s'était contenté de s'engager comme garde civique. Mais certaines aventures le dégoûtèrent vite de ses nouvelles fonctions, et rebuté par Marylis, une jeune couturière qu'il aimait, il se disposait à passer en Espagne, lorsque la rencontre d'un cheminot, Jean-le-Perdu, le fit changer subitement d'avis. Au lieu de passer la frontière, il contracta un engagement volontaire et bientôt il obtint de faire partie d'un détachement de renfort pour le front. Cette décision le remit, pour sa grande joie, dans les bonnes grâces de la gentille Marylis.

étoiles. En vérité, la vie semblait soulever le sol et gonfler l'azur, rapprocher des choses par nature incompatibles et si distantes !...

Les hommes, pendant ce temps-là, continuaient de se tuer.

A Hont-Hâbi, on apprenait un beau matin qu'enfin le fils X... ou le fils Z... avait quitté le dépôt ; et les langues de s'agiter frénétiquement :

— Ce n'était pas trop tôt : un embusqué !
— Et même qu'il n'y avait pas plus embusqué que lui !

— Sa mère est nièce de l'évêque...
— Son père est de la Loge...

Quelques jours plus tard, à propos du fils Z... ou du fils X..., c'était une autre chanson sur un autre ton :

— Alors, c'est vrai ?
— On le dit ! On me l'a affirmé ! On me l'a juré...

— Bah ! On raconte, comme ça, des choses...
— Puisque M. le maire a reçu l'avis officiel... Ah !...

— Quel malheur ! Si jeune, et beau... et riche !...

— Quand on pense qu'il y avait des jaloux pour le traiter d'embusqué !...

— *Povre* petit !...

— Moi, je plains surtout la mère...

Et l'on énumérait les noms de ceux — nombreux, hélas ! — qui ne reviendraient plus jamais, de ceux, aussi, qui étaient revenus déjà diminués d'un peu d'eux-mêmes : Barrucas, dit Barrabas, « se tenait » le poignet gauche en moins, ce qui lui valait d'être traité de tire-au-flanc et de feignant par le menuisier Capmartet quand celui-ci, amputé de cinq doigts de la main droite, se trouvait enclin à accueillir en sa cervelle la sombre cohorte des cafards. Loin de s'en vouloir pour cela, ils ne savaient plus sortir l'un sans l'autre, et pleuraient ensemble ou souriaient quand ils

parlaient, seuls ou devant des tiers, de ce qu'ils avaient fait, là-haut, lors de l'attaque des Eparges.

Ils menaient la vie des réformés irrécupérables ; c'était fini pour eux... Barrucas avait des rentes, Capmartet faisait des projets : bah ! il se débrouillerait de toutes manières, ainsi qu'il le déclarait lui-même... Alors, en attendant la paix, on se payait de la paresse et de la flânerie peu ou prou arrosées. On allait souvent au Pin-Rouge. Baptistin, récemment rappelé dans ses foyers à cause de son âge et de sa santé, exaltait volontiers sa campagne de garde-voie à la frontière (espagnole), racontait les terribles exploits de son escouade, l'anéantissement d'une vingtaine de contrebandiers de guerre, l'arrestation d'une cinquantaine d'espions pour le moins. Les détails abondaient à ce point que la véracité du récit semblait incontestable. D'ailleurs, pourquoi Capmartet et Barrucas eussent-ils douté ? Ils en avaient vu de plus fortes !... Et ils secouaient la tête, de concert, d'un air entendu, un peu ennuyés, simplement, parce qu'ils auraient mieux aimé penser à autre chose et parler d'autres gens, en ce décor qui leur rappelait l'avant-guerre et un douceur de vivre que personne ne connaîtrait peut-être jamais plus.

Qu'étaient devenus Fantique, et Cocovaut-peu, et tant d'autres... et Cassinou, en compagnie desquels ils avaient joué durant des mois le terrible jeu de guerre ?... On avait connu tous ensemble tant de misère, et, aussi, tant de pauvres petites joies qui prenaient, dans le recul du souvenir, une étrange valeur !...

— Il faut fichir le camp à Hont-Hâbi, disait soudain Capmartet... L'air fraîchit.

— Et c'est l'heure des cafards, ajoutait Barrucas... Baptistin, encore une tasse. Il faut se blinder, au cas qu'on serait pris en

J'ai vu...

enfila de le long de la route.

Le plus souvent, l'un des deux amis déclarait, en manière de conclusion — une fois blindé :

— Y a pas à dire : la route, nous deux, on est tout de même des veinards de pouvoir la faire à pied !

On guettait les permissionnaires plus encore que l'arrivée des journaux...

◆ ◆

Ce fut un bien singulier soldat que celui qui débarqua vers cette époque sur le quai de la gare de Hont-Hâbi, par le premier train, celui de neuf heures ; les indigènes, alors, sont au lit ou aux champs ; une grande solitude régnait dans les rues du bourg ; ce qui semblait ahurir notre homme.

Le sol était foulé par une récente ondée, le ciel aussi ; une autre ondée se préparait ; et la route était bleuacier, et le ciel était d'un bleu vague taché large de violet çà et là. Miracle d'une capote bleu-horizon. L'homme, à moins de cinquante mètres, se confondait presque avec le ciel et la route ; c'était sans doute parce qu'il s'en rendait compte qu'il ne semblait pas autrement irrité du peu d'attention que les êtres et les choses lui prêtaient.

Les êtres et les choses avaient tort. Le soldat était vraiment pittoresque, rare, peut-être unique de son espèce. Ses molletières ne tenaient que grâce à des entrelacs de grosse ficelle ; sa capote avait l'air d'habiller un



Cassinou dormait dans le train en compagnie de camarades.

épouvantail plutôt qu'un homme ; il était coiffé d'un polo bleu, — en soie, Dieu me pardonne ! — cadeau d'une infirmière généreuse — ou d'une marraine — qui, pour le reste, avait estimé sans doute que la mode des polos datait de l'avant-guerre et qu'elle ne sévirait plus sur les plages, au terme des hostilités...

Quelques conscrits de la classe 1927, qui profitaient de la présence de leur papa sur le front pour fréquenter quotidiennement l'école buissonnière, considérèrent néanmoins cet homme à son passage et conclurent, avec un ton et des hochements de tête de connaisseurs.

Les vieilles et les vieux, sur les seuils ou à l'abri des rideaux soulevés, se demandaient :

— Mais quel est donc celui-là ?

Car les vieux comme les petits éprouvaient vaguement l'impression qu'ils avaient vu cette figure là quelque part... L'allure de l'homme, en tout cas, sentait son terroir et ne contrastait pas trop avec l'horizon familier...

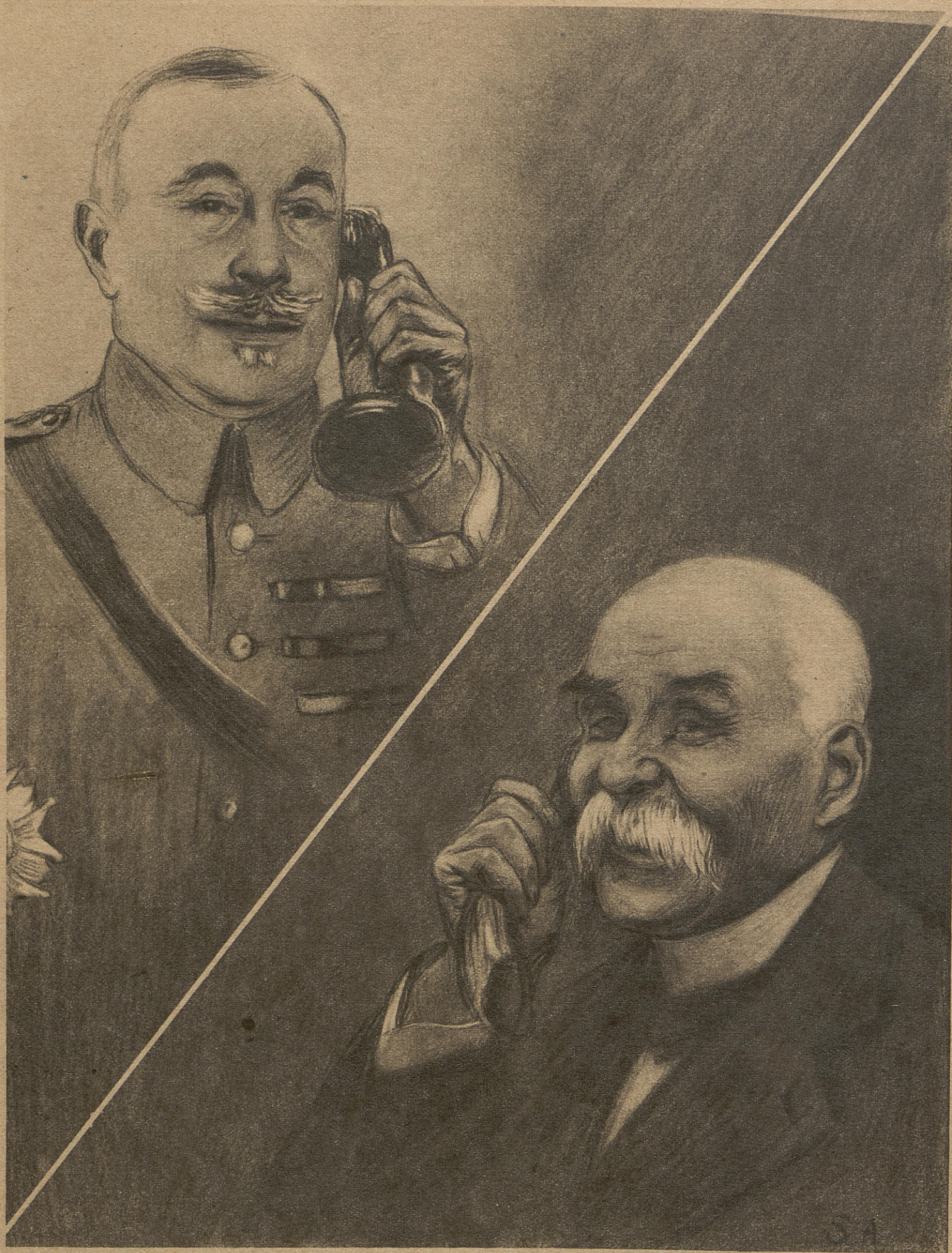
Avec ça, un singulier moineau ! Des yeux enfoncés et un peu fous, un balancement, tandis qu'il marchait, qui lui donnait une allure d'ivrogne pour rire, puis de temps en temps, un geste brusque et comme fiévreux par lequel il assurait tant bien que mal sur ses épaules les courroies de quatre volumineuses musettes...

(A suivre)

CH. DERENNES.



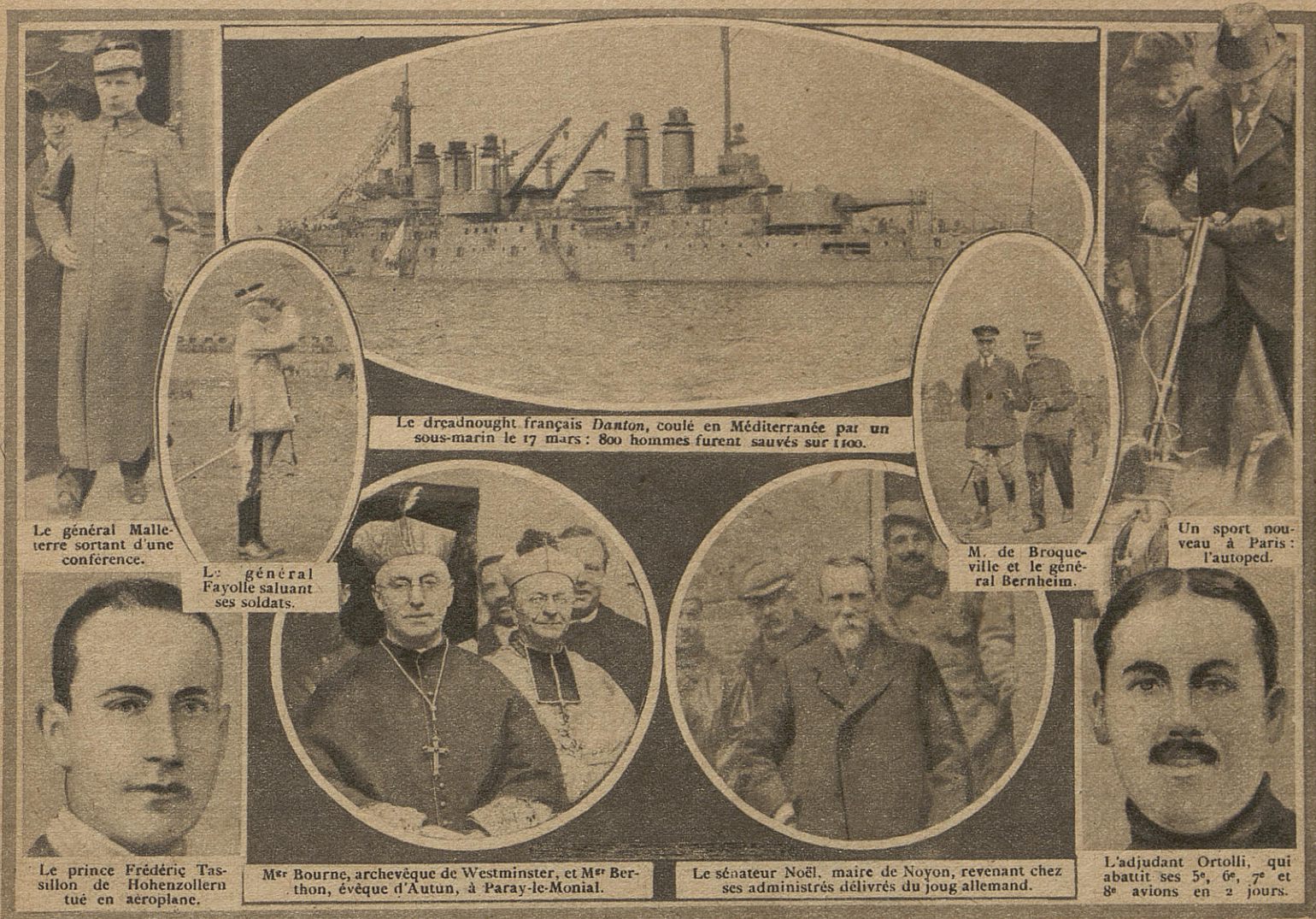
LA CULTURE DU SOL DANS LA BANLIEUE DE PARIS. LES FEMMES ET LES MÈRES, JEUNES ET VIEILLES MANIENT LA PELLE ET LA BÈCHE



**" ALLO! ALLO! PASSY-00-00? MONSIEUR CLEMENCEAU?...
M. LE PRÉSIDENT, C'EST LE GÉNÉRAL NIVELLE QUI VOUS
TÉLÉPHONE... LES ALLEMANDS NE SONT PLUS A NOYON! "**

La petite scène que notre collaborateur évoque ici s'est passée au soir de la prise de Noyon... C'est du moins ce qu'affirme notre confrère *l'Opinion*. On sait en effet que le grand leader du parti radical

avait fait de cette phrase " Les Allemands sont à Noyon " le leit-motiv des articles où il exaltait l'énergie nationale. Il faudra qu'il change sa formule. Il le fera avec plaisir... et il ne sera pas embarrassé.



Le dreadnought français *Danton*, coulé en Méditerranée par un sous-marin le 17 mars : 800 hommes furent sauvés sur 1100.

Le général Mallerre sortant d'une conférence.

Le général Fayolle saluant ses soldats.

M. de Broqueville et le général Bernheim.

Un sport nouveau à Paris : l'autoped.

Le prince Frédéric Tassillon de Hohenzollern tué en aéroplane.

M^{rs} Bourne, archevêque de Westminster, et M^{rs} Berthon, évêque d'Autun, à Paray-le-Monial.

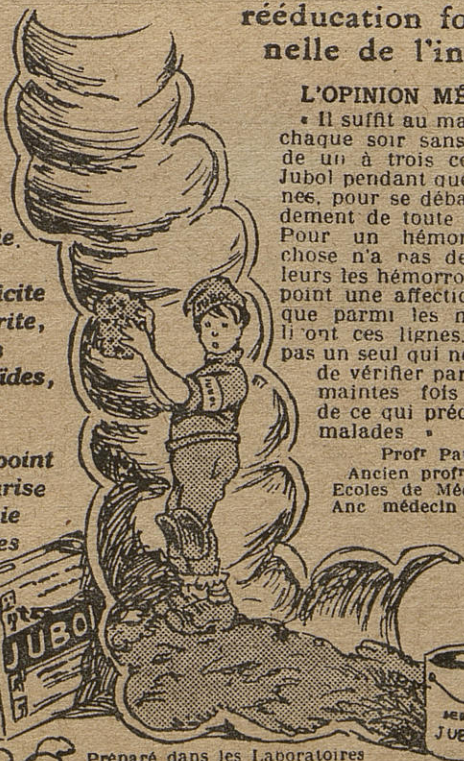
Le sénateur Noël, maire de Noyon, revenant chez ses administrés délivrés du joug allemand.

L'adjudant Ortoli, qui abat ses 5^e, 6^e, 7^e et 8^e avions en 2 jours.

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin.

Le Jubol éponge l'intestin et le nettoie. Il évite l'Appendicite et l'Entérite, guérit les Hémorroïdes, empêche l'excès d'embonpoint et régularise l'harmonie des formes



L'OPINION MÉDICALE :

Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer de un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines, pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente, que parmi les médecins qui n'ont ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades.

Prof^r Paul SUARD,
Ancien prof^r agrégé aux
Ecoles de Médecine navale.
Anc. médecin des Hôpitaux

Etablissements
Chatelain, 2, rue
de Valenciennes,
Paris. La boîte,
franco, 5 fr. Les
6 (cure intégrale)
franco, 27 fr.
Etranger (coo,
1) 50 et
30 francs.

Préparé dans les Laboratoires
de l'URODONAL.

VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau.

Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Psoriasis
Eczéma
Acné
Ulcères

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, franco 11 fr.

Il sera remis sur toute demande la brochure Médication par la Vamianine, par le docteur de LEZINIER.

Dr es sciences, Médecin des hôpitaux municipaux de Marseille.

L'OPINION MÉDICALE :

« Ce qui est absolument démontré, c'est que, même employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale. »

D^r RAYNAUD.

Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.



J'ai vu



EN ATTENDANT LEURS AINÉS QUI Y PASSERONT LE JOUR DE LA VICTOIRE, LES
BOY-SCOUTS, LES " JEUNES-FRANCE " DÉFILENT SOUS L'ARC DE TRIOMPHE